

# Titres

Michel Deguy

## *Le rapt du Rap*

La semaine passée (décembre 1991), cherchant quelque chose à la télévision, je tombe sur un « clip » de « RAP », qui m'arrête aussitôt. Raping plus fort que zapping ! « Monsieur le Président, libérez XXX » (un alexandrin, signé Robert Badinter, si j'en crois le générique).

Rien ne me disposait à m'y intéresser (tiens ? un alexandrin !). Je voudrais dire pourquoi j'ai eu le sentiment — malgré l'abus des slogans rapés de la publicité — que ce que nous (poètes dans les anthologies) continuons à appeler « la poésie », pouvait être servi par le RAP, et non seulement pour qu'une multitude devenue indifférente ou hostile se rapproche d'elle, mais parce que le poème, du point de vue d'une poétique exigeante même, dont je vais remployer quelques termes, pouvait passer alliance avec ce *sprech-gesang* populaire, ce récitatif d'un « fabuleux opéra » de 4<sup>10</sup> sous (dollars) : nouvel alliage de prosodie, de significations et de musique, nouvel « accompagnement » réciproque de rythme, de voix, de sens, de percussion... Comme si la langue, l'impérissable maternelle, se remettait en branle et en ménage, ou — pour suivre un mot de Valéry sur la différence prose/poème en tant qu'analogue à la différence marche/danse — comme si la poésie, qui fait de plus en plus souvent tapisserie sur le banc de velours de la salle de bal où des jeunes femmes snobs et leurs mères trop fardées s'étonnent des nouveaux airs, pouvait se laisser inviter, et entrer dans la danse...

Comme un fermier pour compter son troupeau le fait défiler avec bonheur par le sas de bois, longuement et rapidement, ainsi le poème doit faire, et le peut, avec lexicque et locutions — et vite, et pause, et halte !, et plus vite et stop et... ! Quelle richesse pour le gardien de troupeau (si le troupeau est abondant) ; on dirait que le défilé est interminable ! C'est la *mesure* qui *révèle* une *immensité*. Il (le poème-poète) fait passer et repasser, en droit, toute la langue, en paroles assemblées, disjointes, réunies, sous le joug comptable de la matrice rythmique, à la jauge, à la toise, à l'horloge intérieure, au marquage ! Promptitude et ralenti, continuité et solution, non rareté et gaieté, et communauté de cœur et chœur !

Un des mérites du RAP, si parolier, si phraseur, est de réconcilier l'usager de la langue avec la phrase. En ces temps linguistiquement sombres, où la mésalliance de la politique et de la publicité, des media et du calembour, disloque la parole en la charpie des fameuses « petites phrases », la diction RAP renoue avec la phrase, la rattrape, l'allonge, l'étire, sans crainte de l'ampleur ni de la syntaxe, de la logorrhée ni de l'anacoluthie ; rapproche la phrase multiple de la multitude murmurante, et au nom de la liberté !

Le rythme — un rythme venu de la *musique*, comme naguère le rythme « brésilien » — une matrice de syncopes et de crases, *prête*, et déposée, à accueillir des diérèses et apocopes, des cadences et des synalèphes, des proclitiques et des enclitiques ; une matrice rythmique bourdonnable et accentuable *avant* le sens — invite

la vernaculaire à entrer en danse, à la transe-en-danse, la prend par ses coupes et la fait entendre ! Et, bien sûr, d'une certaine manière le « vers » en sa prosodie séculaire syllabique et tonale, n'a pas *besoin* de ce rapt, n'a pas attendu l'accompagnement discret des drums, ou de quelques timbres, l'invitation à la musicalité, pour, à partir de son « hésitation prolongée entre sens et son » (Valéry), et de la psychologie des affects, et de la distribution dialogique des sujets de l'énonciation, et des prononciations fixées en la langue — comme on dit que la diérèse est réglée dans la langue *avant* qu'on la dérègle et la généralise. Mais c'est la rencontre et les approches, la parade et la noce des deux qui s'improvisent et s'ajustent, et les deux lois et les deux héritages s'embrassent et *peuvent* danser ensemble : bons ou mauvais danseurs, réussite ou échec du tour.

Les bons partenaires se lancent, obéissant *et* transgressant, joueurs *et* déjoueurs enjoués, professionnels *et* amateurs, savants *et* improvisateurs, simulateurs et intrépides : la section rythmique et la poésie, la percussion et la phrase, le grondement de langue et la voix distincte... deux s'indivisent en un, plusieurs couples de couples prennent un transport en comme-un, nul n'est tenu de rester dans la division ! et c'est aussi de ce couple qu'il s'agit : elle (la langue) et nous (les sujets).

On pourrait aussi accoupler et découpler les choses ainsi : le RAP et la prose ; le RAP aux cent visages métissés, le RAP francophone et mêlé, s'incline avec grâce et entraîne la prose sur le théâtre, et la phrase prosaïque s'exalte, s'interrompt, se scande, se reprend, infatigable, et c'est comme une scène en prose qui passe au vers sur la pointe des pieds...

Et avec la prose, le monde de la prose ! et la prose du monde ! Et voici pour un temps « la poésie faite par tous », ô Ducasse — et c'est encore plus *tous* que si je disais comme un speaker « toutes et tous » ; car *tous*, c'est tous et toutes — comme ce doit être : pour un temps, à plusieurs temps. Ainsi, comme une machination énergétique à remonter l'entropie, le Rap retransforme de la langue en *prose*, en propositions, et, contre la poésie majuscule semble-t-il d'abord, mais c'est *poétique* de le faire ; toute l'opération est poétique, « c'est un poème ! ».

La prochaine fois, dit Plume, j'interviendrai ! La poésie peut réintervenir par la bande Rap et ses rapeurs mélancoliques ou électriques, idylliques ou écologiques, se mêlant à nouveau de ce qui la regardait, satire ou élégie, dialogique et didactique, amébéenne ou narrative, faisant la grosse voix ou séductrice, coléreuse ou déplorante. Et si c'est un malentendu, tant mieux, c'est comme d'habitude : *à la faveur* du malentendu bien entendu, grâce au compromis impur et à l'heureuse coïncidence, des moyens justifient une fin ; on séparera l'ivraie plus tard !

Alerte, et en langue vernaculaire, et en rythme. L'époque lui donne à chanter et à déchanter, comme on dit à brûler, à moudre, à retordre. Le rap n'a peur de rien. Une chance s'offre, comme un corps qui invite, donc, pour que la complexité se fasse entendre, que les timidités fusionnent, que la résistance au présent s'organise, et que « la grammaire, l'aride grammaire elle-même devienne quelque chose comme une sorcellerie évocative./.../ et le poème entier entre dans votre cerveau comme un dictionnaire donné de vie » (Baudelaire).

Propositions : 1) séance de Rap qui feigne d'improviser de belles pages anciennes, des « classiques » : que leur advient-il ?

2) Écrire *pour* être rapé, même un « proème philosophique ».. ! C'est rapé... Je cherche une bande de rapeurs pour tenter l'expérience.